

Richard Laborier  
RHAPSODIE  
DES CHAUSSETTES  
VEUVES

Portaparole

## 1. Frasques de jeunesse

J'étais alors étudiant à l'université et le semestre que j'avais suivi touchait à sa fin. L'examen qui devait me permettre d'obtenir mon diplôme approchait et j'avais de bonnes raisons de douter que je le réussirais honorablement. Il était beaucoup trop tard pour constater qu'il aurait été plus sage de préférer le cursus d'écriture de scénarios de cinéma ou de téléfilm au lieu de choisir celui de romancier, réputé plus difficile. Si je décrochais mon diplôme, et c'était loin d'être acquis, il était encore moins sûr d'obtenir l'indispensable mention « bien » pour espérer voir s'ouvrir les portes d'une maison d'édition en quête d'auteurs ou de nègres au service de célébrités littéraires.

À vrai dire, ce cours avait été décevant. Je ne sais pas très bien à quoi je m'attendais, mais ce n'était certainement pas à ces études comparatives de romans ayant connu le succès. Il s'agissait le plus souvent d'ouvrages ayant reçu un prix littéraire. C'était la matière dominante et elle s'était avérée fastidieuse, sans intérêt ; surtout lors des travaux pratiques avec cette exigence de couler mon écriture dans des moules de forme et de fond répondant à des normes qui n'étaient ni plus ni moins que des recettes de marketing. D'autres cours traitaient de la communication que tout auteur doit savoir maîtriser, notamment lorsqu'il se produit dans les médias, ou

encore ces exposés sur le monde littéraire, comment approcher un éditeur ayant pignon sur rue, apprendre à se vendre. J'avais rêvé une carrière plus romanesque.

D'où provenaient ces recettes ? Qui les avait concoctées ? Je n'en avais aucune idée et, à vrai dire, je m'en fichais. Tout cela me semblait artificiel, du préfabriqué qui ne satisfaisait nullement le désir que j'avais de trouver mon style d'écriture. Et d'ailleurs, j'étais probablement l'étudiant le plus mal noté de ma promotion, mes professeurs ironisaient ouvertement sur mes travaux. Il fallait être aveugle pour ne pas voir que mes chances de succès à l'examen avaient l'épaisseur d'une feuille de papier bible.

Si cette perspective n'était pas encourageante, elle avait eu au moins le mérite de m'amener à sécher de plus en plus fréquemment les cours et à mettre mes loisirs à profit pour améliorer ma connaissance de la nature humaine. Dans les livres, l'étude de la vie est intéressante mais elle l'est davantage *in vivo*, avec une préférence, pour ne pas dire une exclusivité, pour la gent féminine.

Je dois à la vérité de dire qu'étant plutôt réservé pour ne pas dire timide, le nombre d'expériences auxquelles je me livrais avait été limité. Ce qui ne m'avait pas empêché d'en venir rapidement à la même conclusion que Freud au sujet des femmes : « Que veulent-elles au juste ? ».

Aglé était une femme d'une étrange beauté, avec ses cheveux blonds tirés en arrière et noués par un catogan de velours noir, un visage rendu très pâle par un fond de teint ivoire où l'on ne voyait que ses yeux bleus immenses. Un corps très mince, des attaches fines, de belles mains soignées, un port de tête et un maintien dus probablement à des an-

nées de danse classique. Après quelques semaines, m'étant ouvert à elle de mes sentiments naissants à son égard, elle m'avait gentiment fait comprendre qu'elle ne cherchait pas à s'attacher à un homme ; que, même sans penser au mariage, elle était trop jeune pour envisager une relation à long terme. Ma compagnie représentait pour elle un agréable passe-temps, il valait mieux ne pas y mêler des élans sentimentaux. Elle eut en outre la franchise de me dire qu'elle n'hésiterait pas à me quitter si elle rencontrait un homme avec lequel elle s'amuserait mieux. Le fait est qu'un autre homme passa par là. J'appris par la suite qu'il était d'une vieille famille calviniste dont il avait hérité à la fois le caractère austère et une belle fortune, et Aglaé l'avait épousé.

Je ne sais ce qui m'avait attiré vers Zoé qui n'était pas vraiment belle. Je crois que son air souffreteux avait éveillé en moi un désir de protection. Je découvris rapidement qu'elle était affligée à la fois d'un rhume chronique et d'une nature angoissée. Elle était sujette à de fortes anxiétés qui aggravaient son coryza lorsqu'elle avait le sentiment que je ne m'occupais pas d'elle, tandis que ses crises d'angoisse redoublaient et ses reniflements se transformaient en éternuements bruyants lorsque je me montrais un tant soit peu pressant. Puis, elle se mit à éprouver des crises d'asthme lorsqu'elle avait l'impression que je m'intéressais à une autre femme, asthme dont elle m'imputa la cause puisqu'elle disait n'en avoir jamais souffert avant de me connaître. Je finis par me lasser de la voir toujours suffoquer et renifler à mes côtés. Je dois avouer que je me sentis coupable de la quitter ce qu'elle exploita en me reprochant de l'abandonner, me jeta à la tête mon égoïsme viscéral et menaçait de se défenestrer, ce qu'elle ne fit pas.

Berthe et moi avions entamé ce qui s'appelle une belle aventure. C'était une femme tendre et sensuelle et nous partagions de bons moments. Dans les romans de caniveau, on parlerait de nuits ardentes et brûlantes de désir ce qui n'était pas tout à fait le cas mais enfin, nous n'en étions pas loin. Assez rapidement, nos relations avaient pris une allure routinière et leur saveur s'était quelque peu érodée sans pour autant disparaître. Par habitude, je m'attachais et j'espérais que notre relation prendrait un tour pérenne, lorsqu'elle m'annonça tout à trac, un beau matin, qu'un mari existait déjà et qu'il allait bientôt revenir d'une mission qui l'avait retenu à l'étranger.

Bien entendu, nous pourrions continuer de nous voir, en prenant quelques précautions afin que son mari n'en sût rien. Elle le souhaitait. Mais à vrai dire, l'idée de jouer l'amant caché dans le placard me sembla ridicule. Je fus blessé dans mon orgueil d'être ainsi relégué dans ce rôle secondaire. Je le dis à Berthe qui haussa les épaules et me traita de crétin. Ce fut la fin de notre relation.

J'avais remarqué Sidonie à une soirée d'anniversaire chez des amis, c'était la seule parmi les invités que je ne connaissais pas. Une bague de fiançailles et une alliance à son doigt témoignaient de son état civil. La maîtresse de maison, comme je la questionnais sur cette inconnue, m'avait dit que c'était une ancienne copine de fac, retrouvée fortuitement après de longues années. Elle l'avait invitée pour lui changer les idées, car Sidonie n'avait pas de chance, son mari lui en faisait voir de toutes les couleurs, il ne prenait même pas la délicatesse de lui cacher ses aventures. Il fallait avoir l'âme vile pour ne pas être attendri par cette femme masquant sa tristesse sous une apparence de

gaieté. Une profonde mélancolie glissait un nuage dans son regard parfois absent. Je l'abordai sous un prétexte quelconque. C'est ainsi que commença une de ces relations triangulaires et absurdes. Plus elle me résistait, plus je la désirais. Elle ne m'aimait pas puisqu'elle aimait son mari, lequel préférait toute femme passant par là. Ce genre de situation, piquante sur une scène de théâtre ou dans un roman, est nettement moins recommandable dans la vie réelle. Si je me sentais flatté d'être considéré par Sidonie comme un appui dans sa vie, d'être appelé son seul ami et de recevoir ses confidences, jamais elle n'accorda le moindre intérêt pour mes sentiments ce qui était, je dois le reconnaître, passablement frustrant.

Gertrude me plaisait mais elle était trop pressée de se marier et moi je n'en avais pas l'intention, pas avec elle. Émilienne était d'une nature excessivement sérieuse au point de tout prendre au tragique, alors que Jeanne-Sophie considérait que la vie est une farce et qu'on doit rire de tout. Je dus mettre fin à ma relation avec Joséphine pour éviter un procès pour tapage nocturne dont mes voisins me menaçaient parce que cette femme charmante se destinait à une carrière lyrique et, selon elle, le but de l'orgasme était de lui permettre de travailler son contre-ut avec l'ambition de parvenir au contre-ut dièse. Mais, avant d'atteindre ce sommet, ses vocalises évoquaient les cris d'un cochon qu'on égorge. Pour Marcelle, qui ne rêvait que de noblesse, le fait que je sois roturier était un obstacle dirimant alors que Hermance me trouvait trop intellectuel... et trop snob. Marie-Julie voulait que nous allions chaque samedi soir danser le tango alors que mes compétences s'arrêtaient à la valse et au slow. L'homme idéal,

selon Bertrande, était celui qui courrait nu avec elle sur une plage des côtes d'Armor en hiver pour se plonger dans la mer ; ou, à défaut, un brillant cavalier capable de la faire monter en croupe sur sa monture pour de folles chevauchées.

Cunégonde trouvait excitant de penser qu'un homme a des vices cachés et elle s'évertuait à me faire avouer les miens ce que j'aurais fait volontiers pour lui complaire, mais je manquais totalement d'imagination et je finis par l'ennuyer. Martiale en manquait encore plus que moi. Roberte était une femme dépendante comme on n'en fait plus, il fallait que je décide tout pour nous comme pour elle-même. Léontine croyait que la terre était plate. Justine, qui avait envisagé de se faire nonne, conservait une foi et une pratique religieuse lui donnant le souci de son âme : elle se hâtait de se confesser après chacun de nos rapports charnels et, sans vouloir me convertir, elle tentait de m'attirer vers les cimes de la spiritualité dont les beautés m'inspiraient modérément. Bella était philosophe, lisait Spinoza et Hegel et, si elle s'attardait parfois sur les présocratiques, c'était pour se délasser. Ce qui m'avait changé d'Aliénor qui ne s'intéressait qu'au shopping et aux dernières tendances de la mode.

Bref, la rencontre avec Clotilde était intervenue au moment précis où je venais de décider que ces expériences avaient été suffisantes, que je ne comprendrais jamais rien aux femmes et que le mieux était de les prendre comme elles étaient. Je dois à la vérité de dire que si quelqu'un décida de prendre l'autre, ce fut Clotilde. Elle m'informa qu'elle voulait m'épouser, et je n'eus pas véritablement

mon mot à dire, à l'exception de ce fameux « oui », scellant le destin de deux êtres unis par un grand amour.

Loin d'avoir à me forcer, je fus à la fois stupéfait et rempli de bonheur lorsque Clotilde me demanda en mariage, ce que je n'aurais jamais eu l'audace d'envisager, persuadé d'essayer un refus. C'était une belle femme, une silhouette mince avec ce qu'il faut de formes ; l'esprit vif, indépendant, au non-conformisme affiché, sans pour autant tomber dans l'originalité à tout crin. Je subodorais qu'entre nous, la relation ne serait pas simplement épidermique, mais que notre couple formerait un de ces attelages qui résistent au temps. Et c'est ainsi qu'en un délai record, elle et moi fûmes unis pour le meilleur et pour le pire.

Cerise sur le gâteau, ce mariage me permettait de quitter le giron maternel d'une manière qui ne froisserait pas ma mère. Sa possessivité me rendait la vie difficile. Pendant toute ma petite enfance, elle avait été affectueuse, soumise aux petits aléas de la vie qui n'avaient pas manqué, puisque, peu après ma naissance, mon père avait pris une maîtresse chez qui il passait l'essentiel de son temps. D'une certaine manière, il s'était montré assez chic type. Non seulement il versait à son épouse une pension confortable, mais il passait chaque soir pour me voir et s'assurer que mon travail en classe était satisfaisant, décider de mon orientation scolaire lorsqu'il le fallait, et même de mes vacances. Puis, il repartait passer la nuit chez sa compagne.

Ma mère avait accepté sans gaieté cette situation dont elle ne se plaignait jamais. Même si elle se montrait volontiers plutôt enjouée, on sentait que cet arrangement lui procurait une certaine aigreur. Jusqu'au jour où, après m'avoir sermonné comme d'habitude sur mes résultats scolaires qu'il



jugeait toujours insuffisants et, au moment où il s'apprêtait à partir, mon père avait été frappé d'une hémorragie cérébrale qui l'avait laissé paralysé et aphasique.

Sa maîtresse avait souhaité recueillir chez elle son amant pour le soigner, mais ma mère, excitant de sa qualité d'épouse légitime, avait refusé et s'était arrogé le privilège de garder chez elle le grabataire. C'est alors que son caractère avait changé. De femme résignée et soumise à la fatalité, elle devint celle qui tient en main, non seulement sa propre destinée, mais également celle de mon père et, accessoirement, la mienne.

Après sa mort, elle reporta sur ma personne toute son attention. On comprendra mon désir de voler de mes propres ailes. Mais comment aurais-je pu abandonner une mère qui ne manquait jamais de me rappeler qu'elle s'était sacrifiée pour moi ?

Puisqu'il fallait que je gagne ma vie, j'avais présenté ma candidature au concours d'entrée à l'école nationale supérieure des inspecteurs des poids et des mesures. J'avais sélectionné cette filière en raison du nombre incroyablement bas de candidats. Ce n'était visiblement pas dans les aspirations des jeunes de ma génération d'intégrer cette administration, où la grille des salaires était parmi les plus basses de la fonction publique.

Reçu au concours, non pas parmi les premiers, mais avec un classement me permettant de choisir mon affectation, j'avais opté pour un poste de rédacteur au contentieux.

J'avais été nommé à la direction générale, au service des poursuites correctionnelles intentées contre les fraudeurs, ce qui était un travail très routinier. Pour lancer des

poursuites, il suffisait de remplir une plainte à l'encontre du sieur ou de la dame X, selon une formule-standard : rappel des faits délictueux constatés par un inspecteur opérant inopinément, dénonciation sur des marchés ou dans des magasins, demande de la sanction prévue par la Loi. Je me contentais de recopier simplement le procès-verbal dressé par l'inspecteur. La procédure terminée, je la soumettais à la signature de mon chef de service et elle était ensuite transmise à la Chancellerie, chargée de suivre l'affaire en justice.

Autant dire que ce travail me laissait beaucoup de temps libre que j'employais pour écrire — mon vieux rêve prenait enfin corps, et tant pis si je ne deviendrais jamais un auteur reconnu, je pouvais enfin assouvir mon désir d'écriture.

Si mon existence au sein de l'administration des poids et des mesures était végétative, ma vie avec Clotilde n'offrait pas davantage de variété. Ce serait exagéré de dire que nous avons connu une passion violente et follement romanesque au début de notre union, mais nous n'en avons pas moins partagé d'heureux moments. Comme c'est souvent le cas, nos relations avaient insensiblement pris une coloration tiédasse et mollassonne où l'intérêt que chacun prenait pour l'autre s'amenuisait doucement, pour aboutir enfin dans le cul-de-sac banal d'une cohabitation sans histoire. Au bout de quelques années, je ne me souviens plus exactement ce qui nous avait amenés à cette solution, nous avons décidé de faire chambre à part.

À l'inverse de ma carrière, celle de ma douce avait connu un décollage fulgurant et son ascension semblait ne pas devoir s'arrêter. J'ai oublié de préciser que Clotilde travail-

lait comme conseillère — pardon, elle faisait du *consulting* — dans un cabinet spécialisé dans l'organisation de projets où elle s'était hissée au rang d'assistant manager.

Lorsqu'elle parlait de son travail, pardon, de son *job*, elle avait pris l'habitude d'employer un langage codé qui me plongeait dans un abîme de perplexité. Des mots ou des expressions comme : *event maker*, *wish list*, *fundraising* ou *crowdfunding* et autres *brainstorming*, *task force*, *hub*, *start-up* fleurissaient dans sa bouche comme pâquerettes au printemps, sans parler des *likes* reçus de ses *followers* sur les réseaux sociaux où elle avait affiché son *selfie*. Elle méprisait ouvertement la médiocrité de mon statut professionnel. Ses relations sociales, développées grâce à son travail, lui avait permis de se créer un réseau d'amis, dont un bon nombre de féministes militantes, parmi lesquelles ma présence n'était pas bienvenue, ce qui était loin de me déranger.

Une progression similaire avait marqué l'évolution de nos revenus. Si ma rémunération, fixée chaque année par la valeur du point indiciaire, se traduisait par une hausse purement symbolique, celle de Clotilde connaissait des bonds phénoménaux, quand elle gravissait les échelons, ou lorsqu'elle passait d'un cabinet à un autre. Sa nomination en qualité de *manager* général-associée s'était accompagnée d'une envolée stratosphérique de ses revenus, et j'avais sérieusement envisagé de donner ma démission de la fonction publique pour me consacrer entièrement à la tenue du ménage et accessoirement, à l'écriture ; possibilité écartée par Clotilde au nom du principe selon lequel on ne sait jamais ce qui peut arriver dans la vie.

Quoi qu'il en fût, son aisance lui avait permis d'acquérir un loft assez vaste pour que chacun puisse y disposer de son propre espace. Dans notre précédent appartement, la salle de bains commune occasionnait parfois des désagréments et des disputes pour décider lequel de nous aurait la priorité. Je défie le couple le plus exemplaire de nier que ces petits défis du quotidien, d'une banalité à pleurer, constituent une pierre d'achoppement contre laquelle le plus grand amour peut bêtement buter.

Peut-on imaginer Tristan et Iseult se soupçonnant mutuellement d'avoir contribué à boucher le lavabo avec des poils de barbe ou des cheveux, ou Cavaradossi maugréant parce que Floria Tosca a laissé traîner des cotons à démaquiller sur le bord du lavabo alors qu'elle pesterait de trouver dans son verre à dents le tube de pâte à raser que son amant adoré aurait mis là par mégarde ? Et j'en passe d'autres encore plus triviaux. Les sujets de discorde surgissent d'une salle de bains commune aussi sûrement que la pomme lancée par une déesse rancunière au milieu de la noce de Thétis et Pelée.

Notre loft comportait, pour chacun de nous, ses quartiers dûment équipés afin de garantir notre indépendance et... la pérennité de notre amour. Moyennant quoi, mon espace servait régulièrement à des conférences que Clotilde organisait à sa convenance, ce dont j'avais pris mon parti.

## 2. Intermède culinaire

Le vendredi, mon chef de service a l'habitude de partir en week-end et il libère ses collaborateurs avant l'heure réglementaire. Comme je rentre du bureau plus tôt que Clotilde, c'est moi qui prépare le dîner. Et puisque ce jour-là, j'avais pas mal de temps devant moi, je m'étais lancé dans la préparation d'un veau marengo. Ce type de plat doit mijoter longtemps et il est préférable de le laisser passer une nuit en paix, le temps de laisser la viande s'imprégner des parfums de la sauce.

Clotilde se met rarement aux fourneaux, bien qu'elle soit plutôt bonne cuisinière. Elle applique scrupuleusement la recette, pesant même le sel au gramme près. Si elle ne rate jamais un plat, le résultat manque souvent d'imagination. De mon côté, je cuisine au flair, j'interprète les recettes ou même, je les invente en fonction des ingrédients et des produits dont je dispose ; je farfouille dans les étagères, je vois ce qui est dans le frigo et je fais avec ce que j'ai sous la main. Je me flatte d'être créatif ce qui m'expose à des échecs malheureux, certes, mais occasionne aussi, je dois le dire avec une pointe de vanité, des réussites que certains de nos convives déclarent intéressantes.

Tout en préparant les ingrédients qui allaient entrer dans la préparation de mon plat, je rêvassais à la parenté entre la cuisine et la magie.

Lorsqu'elles bavardaient entre elles, les femmes de mon entourage qui se piquaient d'être d'excellentes cuisinières nimbaient leur pratique d'une aura mystérieuse. Détentrices d'une toute-puissance incontestable, elles semblaient exercer un pouvoir proche de la sorcellerie. J'étais impressionné par la manière dont elles parlaient de leurs secrets culinaires qu'elles s'échangeaient comme s'il s'agissait de philtres d'amour. Elles pratiquaient des rituels pour réaliser certains plats qui ne méritaient pas tant d'égards. Monter une mayonnaise, préparer des spaghettis, semblaient exiger la connaissance de bonnes pratiques proches du sortilège. Et je ne parle pas de la façon de culotter un nouveau poêlon ou de nettoyer certaines casseroles, ce qui devait s'effectuer selon des règles strictes auxquelles on ne pouvait déroger sous peine de ruiner à tout jamais l'ustensile.

Lorsque j'avais pris goût à me mettre aux fourneaux, je m'étais vite rendu compte, que tous ces rituels, auxquels j'avais vu ma mère et d'autres femmes se livrer, étaient inutiles et j'en avais conçu un certain agacement.

La cuisson de mon veau marengo étant lancée, j'en profitais pour relire ma *Rhapsodie des chaussettes veuves*, manuscrit que j'avais rédigé au bureau aux heures perdues, c'est-à-dire pendant l'essentiel de mon temps de présence au ministère.

### 3. La Rhapsodie

Écoutez la très-grande et très-formidable épopée venue du fond des âges.

— Quel chant s'élèvera de ta bouche, Rhapsode ? Quelle épopée nous diras-tu pour lever le poids de cet insupportable ennui qui pèse sur nous ? avions-nous demandé. Choisiras-tu l'une de ces gestes antiques remplies des fracas de combats menés par de valeureux héros au cœur chevaleresque qui, surmontant mille obstacles et après avoir terrassé d'épouvantables monstres, rejettent les forces du mal dans le chaos de la nuit ? Ou bien, tireras-tu de ta mémoire un conte semblable à ceux que les sultans de l'Orient des songes se faisaient dire par les plus belles esclaves de leur harem pour dissiper les brumes de la langueur mélancolique d'interminables soirées quand tout les ennuyait : le chant de l'eau ruisselant des fontaines vers des rosiers vermeils, au parfum aussi enivrant que celui d'une femme, et même la caresse d'une lune rousse courtisée par des nuages perlés d'or ?

Bien qu'il fût harcelé par nos prières, le Conteur restait désespérément coi. Par moments, il marmonnait entre ses dents quelque chose comme : « La Muse est silencieuse, la Muse ne répond pas... ». Nous ne garantissons pas que ce sont les mots exacts qu'il employait, mais il nous signifiait

clairement que sa Muse était aux abonnés absents. Et nous, que pouvions-nous donc faire pour inciter cette Muse à venir ? Qu'elle daigne enfin paraître et inspirer un merveilleux récit dans le cœur du Conteur ?

En cette nuit de novembre où le sort nous avait fait échouer sous cette grange au milieu de l'orage, des éclairs, des grondements de tonnerre et des flots torrentiels, qui semblaient promettre un nouveau déluge alors que nul secours ne pouvait être attendu, mes compagnons et moi nous ennuyions terriblement, et le Conteur censé nous divertir manquait à ses devoirs, faute d'inspiration. Il n'y avait pas d'alternative, il nous fallait attendre et espérer la venue de la Muse.

C'est alors que l'un de nous, l'Imbécile-Heureux, avisant un vieux tableau abandonné dans un coin — une croûte sans intérêt, qu'on avait remise là en attendant de lui trouver un emploi de porte de poulailler, ou pour obturer une fenêtre dont un carreau cassé laisserait s'engouffrer le vent, ou pour allumer un feu un soir d'hiver — cet Imbécile-Heureux s'écria qu'il avait vu bouger quelque chose dans le tableau.

Bien sûr, personne d'autre que lui ne s'était intéressé à cette croûte. Le Grand-Sceptique-devant-l'Éternel haussa les épaules. Selon lui, c'était sans nul doute un rat qui, d'un trotinement vélocé, était passé par là. Seul, un crétin des Alpes comme l'Imbécile-Heureux, et ce sont les mots qu'il employa avec une condescendance hautaine, pouvait se laisser duper.

Et nous qui étions prêts à croire que des forces obscures peuvent apparaître aux yeux des simples d'esprit, nous pensâmes que Le-Grand-Sceptique-devant-l'Éternel



était un de ces rabat-joies, de ces incrédules dont l'unique plaisir est de tuer l'espoir.

Nous nous approchâmes pour tenter de voir à la lumière de l'unique lampe dont nous disposions un possible, quoique improbable, mouvement de vie.

Tout en grisaille, ce tableau représentait une grève, peut-être une plage normande, aussi gaie qu'un cimetière abandonné aux pires jours d'un novembre particulièrement lugubre. Le ciel était rempli de nuages dramatiques, boursoufflés, un camaïeu de gris allant du plus profond au plus clair. La plage de sable était également grise et la mer, qui se perdait dans une brume épaisse cachant l'horizon, l'était tout autant. Pas trace d'une tache de couleur autre que le gris dans ce grand tableau, jusqu'au rocher qui émergeait du sable un peu sur la gauche, gros bloc qu'on pouvait supposer granitique comme il aurait aussi bien pu être en béton. Et aucun de ces gris n'était une de ces miraculeuses teintes perlées que l'on peut admirer dans certaines encres japonaises comme celles de Tôhaku, c'était un gris boueux, fangeux, sans profondeur.

Après une petite bousculade pour mieux voir le tableau, un enfant s'écria.

— Moi aussi, j'ai vu quelque chose bouger !

Et, bien entendu, nous le traitâmes de petit menteur. Mais l'Enfant insistait, confirmait, jurait qu'il disait la vérité.

— Et d'ailleurs, ajouta-t-il, non seulement quelque chose bouge, mais ça chante aussi ! Quelque chose ou quelqu'un est caché derrière ce rocher.

L'émoi dans nos cœurs devint alors palpable. Pourquoi cet Enfant était-il avec nous, nous n'en avons aucune idée, mais il fallait bien qu'il y en eût un puisque c'est par la

bouche innocente de ces petits que la Vérité peut émerger. Certes, cette Dame préfère sortir d'un puits, c'est plus recommandé parce que personne ne douterait, voyant une femme nue sortir d'un puits, qu'il s'agit de la Vérité en personne. Alors qu'il est de notoriété publique qu'elle est malaisément reconnaissable lorsqu'elle parle par la bouche d'un enfant. On sait combien nos chères petites têtes blondes peuvent babiller inconsidérément en mélangeant fantasmies et réalité, le futile et l'important, quand ils ne sont pas d'incorrigibles affabulateurs. Comme il n'y avait pas de puits sous la grange où nous nous étions réfugiés, il fallait qu'il y eût un enfant pour faire surgir la Vérité.

Donc, aucun doute ne pouvait nous effleurer, nous poussâmes des cris d'excitation en entendant la Vérité parler par la bouche de l'Enfant, et nous criâmes tous à qui mieux mieux pour nous intimer mutuellement silence. Enfin, lorsque le calme fut revenu, nous tendîmes l'oreille : certes, une sorte de musique sortait du tableau et, plus précisément, elle semblait émaner de derrière ce gros rocher posé sur le sable.

Le Conteur, lui, n'avait pas bougé. Assis par terre, la mine accablée, se balançant d'avant en arrière, tantôt se prenant la tête à deux mains, tantôt la renversant, les yeux au ciel, il suppliait sa Muse de venir à son aide.

— Conteur, arrête de geindre et viens voir ici, lui lança Le-Plus-Hardi-de-Nous.

Surpris, le Conteur arrêta son mouvement de balancement, se leva et avança vers nous d'un pas hésitant. Lorsqu'il fut enfin parvenu devant la toile, il imposa le silence d'un geste de la main et, se penchant sur le tableau, il colla son oreille sur la toile à l'endroit où figurait le

rocher. Puis, se relevant, il hocha de la tête et confirma qu'en effet, une sorte de mélodie barbare, inaccomplie, venait de derrière le rocher. Nul doute, ajouta-t-il, que ce que l'Imbécile-Heureux et l'Enfant avaient vu bouger était caché là.

— Qu'attendons-nous pour aller voir ce qu'il y a derrière ce rocher ? Seriez-vous assez couard pour ne pas oser entrer dans le tableau ? Vous voyez bien que tout est calme. Que risquons-nous ? fit alors Le-Plus-Hardi-de-Nous.

Et, nous autres, for l'incrédule Grand-Sceptique-devant-l'Eternel qui croyait toujours dur comme fer à la présence d'un rat dans la grange, nous nous joignîmes au Plus-Hardi-de-Nous pour inciter le Conteur à entrer dans le tableau afin d'aller voir d'où venait cette musique.

D'autres, plus prudents, jugeaient que l'aventure était hasardeuse, voire même périlleuse. Une mûre délibération s'imposait qui permit de distinguer ceux d'entre nous au caractère audacieux et ceux qui n'étaient que des pleutres, ceux qui hésitaient sans oser se prononcer et ceux qui s'en remettaient à la majorité, ceux qui invoquaient les puissances célestes en les priant de décider pour nous et ceux qui déclinaient d'avance toute responsabilité.

— Eh quoi ? s'exclama Le-Plus-Timoré, ne savez-vous pas le risque d'entrer dans un tableau ? Ce que vous voyez est une scène bien délimitée dans un cadre, telle que l'artiste a voulu vous la montrer, mais vous ne voyez pas ce qui se cache derrière et surtout... surtout vous ignorez ce qui est tapi hors de votre vue, à l'extérieur du cadre ! Si vous étiez entrés dans un tableau une fois dans votre vie, vous sauriez qu'on peut y avoir d'atroces surprises ! Il se

peut que d'horribles monstres attendent dans les coulisses ou au-delà de ce décor charmant. Des profondeurs d'étangs apparemment paisibles, une hydre sanguinaire peut surgir et vous engloutir dans d'atroces souffrances. L'entreprise peut être mortelle !

Le-Grand-Matamore dit alors qu'on le laissât faire, qu'il irait seul et tuerait tous ces monstres. Parole de Grand-Matamore, dont nous connaissions assez les fanfaronnades. Il y aurait matière à écrire un livre de toutes ses rodomontades, en particulier le récit de son voyage en Tartarie où il disait avoir vaincu à mains nues un fauve sanguinaire qui semait la terreur dans tout le pays. Mais ce n'est pas ici notre propos.

— Certes, dit l'un de nous, il faudrait que le Conteur aille voir, mais comment pourra-t-il revenir ? Ne serait-il pas avisé que, nouveau Thésée, il se munisse d'une cordelette dont nous retiendrions une extrémité, fermement amarrée hors du tableau tandis qu'il en tiendrait l'autre bout, ce qui lui permettrait de ressortir du tableau ?

L'idée valait le coup d'être mise à l'étude. Mais nulle corde, nulle ficelle sous la grange ne pouvait faire office de fil d'Ariane à l'exception d'un vieil bridon de cheval, tellement usé qu'il romprait au premier à-coup.

Pendant que les disputes continuaient sur le moyen de confectionner ce lien, ceux qui étaient restés près du tableau, l'oreille collée au rocher, nous criaient que cette petite musique, qu'on entendait encore un peu, devenait imperceptible... enfin, qu'il y avait urgence à agir pour aller voir ce qui se cachait dans le tableau.

Le-Plus-Hardi-de-Nous prit la parole et décréta qu'il fallait y aller et, pour garantir le retour du Conteur, nous

l'accompagnerions en formant une chaîne ininterrompue en nous tenant par la main, tandis qu'à l'autre bout de la chaîne, l'un de nous resterait en-dehors du tableau. C'était comme ça et pas autrement, voilà, c'était dit, pas question de se défiler, il n'y avait plus qu'à passer à l'action.

Le-Théologien se récusait en déclarant que sa place était auprès de Dieu et non dans un tableau, et que d'ailleurs, sa religion prohibait les icônes. Il resterait dans un coin de la grange et s'abîmerait dans des prières en s'infligeant des mortifications pour que le Tout-Puissant nous ramène sains et saufs et qu'il irait même jusqu'au jeûne pour que Dieu l'entendît mieux.

— Si toutefois, ajouta-t-il, vous veniez à rencontrer des païens à convertir, je n'hésiterais pas à remplir mon devoir et j'entrerais à mon tour dans le tableau afin de baptiser ces pauvres hères. Mais pour l'heure, laissez-moi à mes méditations et aux prières que j'adresse au Seigneur pour qu'Il vous vienne en aide. Partez avec ma bénédiction !

Nous lui en fûmes grandement reconnaissants. Puis, sans que nous fussions pleinement rassurés, mais nous sentant plus forts d'être unis, nous formâmes la chaîne humaine qui devait servir de corde de rappel au Conteur et à nous-mêmes dans le cas où les choses tourneraient mal, et le sort voulut que ce fût à l'Imbécile-Heureux qu'il incombât de tenir le Conteur par la main tandis qu'à l'autre bout, Le-Grand-Sceptique-devant-l'Eternel tiendrait la main du Plus-Timoré, qui resterait hors du tableau. Nous pouvions compter sur eux pour nous ramener sur terre, et nous poussâmes le Conteur vers l'entrée du tableau.

Alors, vigoureusement propulsé vers l'avant, le Conteur enjamba le cadre du tableau entraînant derrière lui

l'Imbécile-Heureux qui n'avait rien compris et souriait béatement aux anges. Le cœur battant, tous ensemble nous entrâmes à leur suite.